

**Eglise réformée de Lyon
Paroisse de Villeurbanne-Vaulx en Velin**

Le bracelet

**Texte de Diane Perrot
dit par Anne Kovalevsky
au temple de Villeurbanne
lors du culte du dimanche 4 décembre 2005**

Introduction :

Le pasteur Alain Perrot arrive de Suisse en 1935 ; il a 24 ans ; l'Eglise réformée de Lyon l'affecte « à titre expérimental » à Villeurbanne « commune en plein développement », ses fameux Gratte-ciel viennent d'être inaugurés. Son travail et celui des paroissiens convainquent en 1939 le Conseil Presbytéral de l'ERL de pérenniser le poste pastoral de Villeurbanne. Diane qu'il a épousée entre temps le rejoint depuis la Suisse.

De 1940 à 1944, sous l'impulsion de Diane et Alain Perrot et de plusieurs paroissiens, la paroisse réformée de Villeurbanne protège des réfugiés, et notamment des Juifs.

En 1945, Diane et Alain Perrot et leurs enfants nés entre-temps repartent en Suisse ; Alain y poursuit son ministère pastoral avec Diane à ses côtés. Ils s'engagent contre l'apartheid, pour les peuples du Tiers-Monde, contre l'armement nucléaire...

Alain Perrot est décédé voici bientôt 3 ans

Aujourd'hui, à plus de 87 ans, Diane Perrot s'implique dans l'action pour les réfugiés et interpelle son Eglise ainsi que les responsables politiques à ce sujet.

Diane et Alain Perrot sont restés très attachés à leur première paroisse et à leurs paroissiens. Ce récit que Diane nous donne, en témoigne.

Le texte :

Le bracelet

C'était un cadeau de mon fiancé. Un beau cadeau de mon beau fiancé. Un cadeau qui était comme une déclaration d'amour. Un bracelet en or. Il n'encerclait pas le poignet comme une menotte emprisonnante. Il était ouvert, je pouvais l'enlever d'un petit geste rapide. Par ce bracelet, mon fiancé me disait : "Je t'aime, mais tu es libre."

Alors, ce fiancé, je l'ai épousé.

Je me souviens de ce bracelet en or. J'ai même une photo où on le distingue assez bien. Une photo d'il y a plus de 50 ans, que dis-je, 60 ans.

Nous devons quitter la France, Lyon, notre banlieue lyonnaise de Villeurbanne. La guerre était finie, nous rentrions en Suisse. J'étais jeune, j'étais fatiguée, j'étais enceinte.

Sur la photo, je suis assise, juchée plutôt, non pas sur la plus haute branche, mais au sommet d'une échelle dans un petit réduit de notre appartement, là où nous mettions nos valises, des cartons, des "choses", car on ne jetait rien. Des pommes de terre aussi parce qu'à la cave il y avait des rats. Je faisais du triage dans un grand dédale. Que jeter, que garder, que donner? Ce qui était familier, quotidien, se transformait déjà entre mes doigts en souvenir d'un temps qui virait au passé. "Quand nous étions, quand nous habitions, c'était pendant la guerre..." Je m'étais arrêtée un instant, un coude sur les genoux, le menton dans la paume de la main. Le bracelet est à mon poignet, un peu flou, mais

visible. Toute la photo est floue. Je l'étais aussi à ce moment là, fatiguée, fatiguée. Mon mari, m'apercevant par la porte ouverte, a trouvé cette vision digne d'un instantané. En une seconde, il a croqué toute une histoire, toute une époque de notre vie.

Étais-je heureuse de partir ?

Il y avait la perspective d'un retour en Suisse, à cette incroyable sécurité, comme un port bleu horizon sur un lac miroitant... Étais-je triste de partir ?

Ce que Villeurbanne allait représenter dans ma vie future, je ne le percevais pas encore. Nous avons traversé la guerre, au jour le jour, et elle était finie.

Pourtant, lorsque plus tard nous nous arrêterions par la pensée à cette époque, elle nous apparaîtrait, pour toujours, comme celle du plus Grand Enseignement de notre vie.

C'est là que nous avons palpé, à vif, le sentiment de reconnaissance d'être encore vivants à la fin d'une journée.

C'est là que nous avons appris la peur, la vraie, la peur au ventre. La faim, la vraie, qui hante les pensées et les fait courir au ras du sol. Celle du froid réducteur, ratatineur, qui tente d'annihiler la volonté.

Et celle de l'inoubliable compagnonnage humain. La proximité de la souffrance au sens large, universel, et des liens tissés en profondeur. Non, à ce moment-là je ne mesurais pas ce que j'avais reçu. Je n'étais pas triste. J'étais jeune, fatiguée et enceinte. Ce n'est que peu à peu, de retour en Suisse, que Villeurbanne est devenue ce point de repère, cette référence, ce plateau de la balance qui a pesé fortement d'un côté, pour le reste de nos jours.

Devant la photo, je me prends à songer : comment ai-je pu, sans état d'âme, sans la moindre hésitation, porter ce bracelet de riche privilégiée ? Comment ne l'ai-je pas perçu, l'éclat de cet objet d'un autre monde ?

La réponse est simple : j'ai été acceptée, adoptée, telle que j'étais, avec mon bracelet.

J'étais innocente.

Il n'y avait en moi aucune ostentation. J'étais comme sur le seuil, une apprentie ? Il y avait eu, bien au contraire, sans que je m'en rende compte (cette délicate perception de moi par les autres m'avait complètement échappé) tant de gestes de tendresse, de compréhension à l'égard d'une jeune femme qui ne connaissait rien à rien. Ne pas la brusquer, ne pas lui faire la leçon. L'aider. C'est ce qu'ont fait pour moi les gens de Villeurbanne.

"Vous rendez-vous compte, un peu, de l'étendue de ce qui nous sépare ? Avez-vous compris quelque chose à l'impuissance de la pauvreté ? Pouvez-vous imaginer ce que vit une femme seule, sans nouvelles d'un mari prisonnier ? Mort ? Comment faire avec trois adolescents affamés à nourrir, à vêtir et l'angoisse comme aiguillon ?" Personne ne me l'a dit. M'a-t-on une seule fois fait sentir ma maladresse devant ce qu'ils vivaient, eux ? Jamais.

M'a-t-on fait remarquer une seule fois que j'avais bien de la chance d'être suisse, sans mari prisonnier, sans fils au maquis ? Pas une seule fois. Y a-t-il eu un seul regard appuyé sur ce bracelet en or pour me mettre mal à l'aise ? Pas à ma connaissance.

Je ne dis pas que Villeurbanne était peuplée uniquement d'anges protecteurs. Il y avait aussi Madame C., responsable de la salle de paroisse, la punaise de sacristie de service dont j'avais une peur bleue.

Je ne correspondais pas du tout au modèle qu'elle avait en tête. Elle a sûrement désapprouvé ce bracelet, qui convenait du reste très bien à cette écervelée qu'elle avait vue, à 10 h du matin, en robe de chambre, alors qu'elle avait un message urgent à remettre au pasteur. Le regard sur la robe de chambre ! Et j'étais trop jeune pour ne pas avoir honte. Elle avait de petits yeux méchants et un sourire évangélique découvrant des dents de tigresse. Je balaye Madame C. du revers de la main.

Je ferme les yeux et je suis à la fête de Noël, une des fêtes de Noël que nous avons vécues là-bas, dans la salle de paroisse qui servait de lieu de culte. Minable. Comme beaucoup de lieux de culte protestants en France, de ce temps-là en tout cas. Vieux bancs rhumatisants, vieil harmonium discordant. Une sorte d'estrade où se tenait le pasteur derrière une table. Une table recouverte d'une nappe verdâtre sur laquelle avait été brodé, il y avait fort longtemps, en un point de croix brun délavé : Dieu est Amour.

A Noël, la salle est comble dès le début de l'après-midi. Et la fête se poursuivra

jusqu'avant le couvre-feu.

Beaucoup d'enfants, beaucoup de parents, quelques personnes âgées qui espèrent que, le nombre aidant, un peu de chaleur se répandra en eux. Ils ont espéré juste. Très vite, les murs dégoulinent à cause de toutes ces haleines qui les font suer.

Les saynètes, les poésies, les chants de Noël. Le message du pasteur. A l'harmonium une vieille dame dont les gros doigts s'écrasent sur une note ou sur deux à la fois. L'air est vibrant. Vibrant des présences absentes. Je regarde tous ces visages. Je me dis, moi très jeune, moi inconsciente de mon bracelet en or, je me dis: "Je n'oublierai jamais."

Chaque visage a son histoire. Il n'y en a pas un qui ne me parle pas. La guerre qui les frappe tous de quelque manière fait rage dehors. Et cet instant de paix, nous le vivons ici, ensemble. Quelques larmes quand on chante: "Voici Noël".

Palmyre Goffi, sept ans, avec son gros petit frère sur les genoux, est assise à côté de moi. Pieds nus dans des coques aux semelles de bois. Des poux courent visiblement dans ses cheveux. Le petit frère sent fortement l'urine. "Et ta maman ?" "Elle est malade. Je suis venue quand même." Le père est prisonnier.

Nous avons pu, après demande officielle au Secours National, avoir un bon pour quelques kilos de pain et une espèce de purée de pomme à mettre sur les tartines. Pour chacun, une assez grosse tartine. Aucun enfant ne mange vite. Chacun mange lentement, presque gravement: Ils se regardent les uns les autres. Ils savent qu'ils pensent tous la même chose: "C'est bon."

Nous avons coupé en deux les petites bougies de l'année d'avant en pensant que la seconde moitié pourrait servir à un autre Noël si la guerre n'était pas finie.

Elles ont été allumées en dernier lieu avant de se quitter, chacune dans une soucoupe le long de la table où Dieu est Amour.

Difficile de se séparer, chacun retrouvant sa propre peine. Alors que tous ensemble, les contours en étaient moins acérés. On a attendu que les bougies ne soient plus qu'une petite flaque de cire dans leur soucoupe pour se lever et partir.

L'armistice a été signé en mai 1945.

Nous avons quitté Villeurbanne, un pasteur français prenant la relève, au mois d'août.

Pendant quelques jours, avant notre départ, il y avait eu beaucoup de va-et-vient dans notre appartement : des déménageurs, des gens venus nous dire au revoir, des voisins. Beaucoup de monde.

Où donc avais-je posé mon bracelet que je ne quittais jamais ? Le fait est qu'il a disparu.

Il est resté à Villeurbanne, entre quelles mains ? On ne le saura jamais. Ce que j'ai emporté avec moi est impérissable.

Diana Petrov